

Lauréats des concours 2018

**NOUVELLES
POÈMES**

« Il regarda la mer et sut comme il était seul... »

HAÏKUS

« La mer »

Avant-propos

Pour la 9^{ème} année consécutive, la Communauté de communes Terre de Camargue a organisé, avec son Réseau de lecture publique, un concours de nouvelles et de poèmes. Nouveauté de cette année, un concours de Haïkus, poème japonais illustré, a été ouvert aux enfants de 7 à 12 ans.

Dans la catégorie Nouvelles :

- 1^{er} prix : Simon MERLE (Aigues-Vives, Gard) p. 5
pour « *Gardian* »
- 2nd prix : Christian BERGZOLL (Lempdes, Puy de Dôme) p. 12
pour « *Armor à mort* »

Dans la catégorie Poésies :

- 1^{er} prix : Marie-Antoinette ANDRES (Castelnau-le-Lez, Hérault) p. 22
pour « *Le grand voyage* »
- 2nd prix : Monique RENAULT-BOUTROIS (Noyers-Bocage, Calvados) p. 24
pour « *L'eau de la liberté* »

Prix spécial du jury :

- Maëva CANAVAGGIA, 14 ans (Beaucaire, Gard) p. 28
pour « *Le récit d'un vieux combattant* »

Dans la catégorie Haïkus :

- Classe ULis, école primaire Batisto Bonnet (Bellegarde, Gard) p. 31
- Emma Girard, 7 ans (St-Laurent d'Aigouze, Gard) p. 33

Le jury des catégories nouvelles et poésies, présidé par l'auteure Marie-Claire Mazeillé, a eu fort à faire pour départager les 134 participants (65 nouvelles et 69 poèmes) venus de différentes régions de France mais aussi de pays étrangers (Algérie, Belgique, Cameroun, Congo, Italie, Québec et Roumanie).

Cette année, la contrainte était, pour les nouvelles, de commencer par la phrase, tirée du roman « Le vieil homme et la mer » d'Ernest Hemingway :

« *Il regarda la mer et sut comme il était seul...* ».

Pour les poésies, cette même phrase devait être intégrée dans le poème.

Le thème du concours de haïkus était « *la mer* ». Le jury a reçu 17 poèmes illustrés. Les participants, dont une classe d'école primaire de Bellegarde, étaient pour l'essentiel originaires du territoire Terre de Camargue.

L'équipe organisatrice tient à saluer l'ensemble des participants. Elle remercie très chaleureusement les membres des jurys pour leur implication et leur disponibilité.

Cette année encore un grand bravo au conteur Éric Derrien, pour son talent et l'originalité de sa proposition.

Les textes ont été fidèlement retranscrits tels qu'ils nous ont été confiés par les auteurs.

1^{er} prix dans la catégorie Nouvelles

« *Gardian* »

par **Simon MERLE** (Aigues-Vives)

Ll regarda la mer et sut comme il était seul. Les deux barques qui étaient encore hier accostées au petit ponton devant la maison avaient disparu. Les derniers voisins étaient partis de bon matin, sans même prendre la peine de signaler leur départ. Le soleil brillait déjà fort et sa course dans le ciel indiquait une heure tardive. Il avait bu hier soir et s'était couché aux premières lueurs de l'aube, après avoir rempli sa mission. Les bouteilles qu'il conservait au sous-sol ne semblaient pas souffrir des mauvaises conditions de garde. Le grand cru de la veille lui avait malgré tout laissé un arrière-goût désagréable, et un mal au crâne tenace. Le soleil se reflétait sur l'étendue d'eau devant lui et la forte luminosité lui fit plisser les yeux. Il tourna le dos, rentra dans la maison et ferma la porte. Puis il s'assit dans le grand fauteuil du salon, et se demanda ce qu'il allait faire de sa journée. Se recoucher était envisageable, mais il pensa aux voisins et à ce qu'ils avaient pu laisser dans leur maison, cadeaux involontaires

au dernier habitant de ces lieux. Il se releva, se coiffa d'une casquette usée et partit en direction de la bâtisse qui se trouvait derrière chez lui, en face de l'ancienne route, celle qui dorénavant ne menait nulle part, coupée à chacune de ses extrémités.

Il y a quatre ans, le hameau, situé à exacte distance d'Aigues-Mortes et Vauvert, comptait encore une quinzaine d'âmes et autant de bêtes. Le lieu-dit « Le Bourry » composé de quelques habitations se trouvait sur une petite colline, recouverte de vignes, plantées en pente douce et offertes au soleil camarguais. Ce promontoire de trois hectares était maintenant une île.

Il passa le grand portail de fer forgé et entra dans l'allée qui conduisait au Mas. On était habituellement accueilli par les aboiements du chien, mais pas ce matin. Le silence était à peine troublé par le vent dans les feuilles des platanes de l'allée, et le proche clapotis des vagues. Les propriétaires avaient divisé toute l'aile droite du bâtiment en plusieurs appartements. Les locataires étaient partis depuis longtemps : un vélo d'enfant, une chaise longue rouillée, et quelques jouets dans un petit bac à sable témoignaient de la vie avant les événements. Le déménagement s'était fait dans la hâte, tout n'avait pu rentrer dans les canots. Les propriétaires habitaient la partie centrale du bâtiment. L'aile gauche, des anciennes écuries, avait servi aux travaux agricoles avant de devenir un garage. Il poussa avec difficulté la grande porte d'entrée, que l'humidité ambiante avait commencé à faire gonfler. Il faisait frais à l'intérieur. On n'avait emporté que le nécessaire et il restait donc les meubles, et ce qui avait peu de valeur. Tout était en ordre, rangé, propre. Ce soin semblait indiquer que l'on comptait revenir un jour, ou que l'on avait pensé à l'éventuel visiteur. Il fit rapidement le tour des pièces, se servant au passage de ce qui lui paraissait le plus utile : un fusil de chasse pendu au mur, quelques livres, un moulin à café, un poste de radio... Il envisagea un moment

de venir habiter ici. Mais il était seul et sa petite maison, moins spacieuse, était plus facile à chauffer et à entretenir. Il ressortit, et se dirigea vers les anciennes écuries. Il espérait y trouver des réserves de nourriture...et quelques bonnes bouteilles.

Avant de prendre une retraite forcée, le propriétaire du domaine produisait un vin tout à fait honnête. La qualité s'était dégradée les dernières années. En Deux-mille-dix-neuf, la pluie n'arrêta pas de tomber de tout l'été. Le raisin manqua de soleil et pourrit. Il n'y eut pas de récolte. Cette année-là marqua aussi le début d'une nouvelle ère : l'eau qui avait envahi la Camargue ne se retira pas pendant l'automne, et elle devint de plus en plus salée. Le vêlage des icebergs, si loin des eaux méditerranéennes, se fit en même temps que les précipitations sur le continent. Au printemps de l'année deux-mille-vingt, toutes les terres situées à moins de cinq mètres d'altitude par rapport à l'ancien niveau de la mer restèrent immergées. La population, pourtant habituée aux inondations, prit rapidement conscience de l'irréversibilité du phénomène. Une émigration massive se fit de chaque côté de l'axe rhodanien, vers les Cévennes et l'Auvergne d'un côté, vers les Alpilles et les Alpes de l'autre. Le Bourry qui culminait à 33 mètres d'altitude se trouva encerclé d'eau et isolé. Seuls quelques courageux, attachés à leur terre et à leurs biens firent le choix de rester.

Le dernier de ces habitants entra dans la grange, légèrement éclairée par une ouverture sous le pignon du toit. A l'intérieur trônaient trois vénérables voitures de collections, dissimulées sous leurs housses, objets de culte devenus aujourd'hui totalement inutiles. L'homme s'avança davantage dans la pénombre, attiré par une petite porte donnant sur une pièce séparée du reste du garage. Il y trouva ce qui l'intéressait : trois sacs de riz de vingt kilogrammes, une étagère remplie de conserves et un casier à vin bien garni. Il sortit un stylo et un carnet de sa poche, nota l'inventaire du stock et laissa tout en place, pour

l'instant. Il n'y avait pas vraiment d'urgence, et l'Etat pourvoyait tant bien que mal aux difficultés de ceux qui avaient décidé de rester. Depuis qu'il avait accepté sa mission, les livraisons étaient même devenues plus régulières et plus fréquentes. La navigation, périlleuse dans ces nouvelles eaux peu profondes et encombrées d'habitations sous-marines, se faisait grâce à de grandes barques motorisées. Des militaires étaient en charge de la distribution du nécessaire. Ils avaient même installé dans les îles les plus peuplées, des petites usines de dessalement. Le rationnement, la solitude et l'absence de travail sur ces terres insulaires avait cependant eu raison de l'attachement des gens.

Notre homme rentra chez lui après son excursion matinale, un peu plus déprimé par la prise de conscience de son isolement. Il n'avait jamais vraiment été en bons termes avec ses voisins mais ces deux dernières années, les difficultés communes avaient renforcé les liens. Le peu de sociabilité qui lui restait après la mort de sa femme s'était exprimée sous la forme d'une solidarité contrainte avec le couple du mas. L'ancien viticulteur, de quinze ans son aîné, avait l'esprit pratique à défaut d'être d'aimable compagnie. Il était aussi bon cuisinier. La femme, plus jeune, un peu hautaine, était cultivée et sa conversation agréable. A trois, ils avaient construit le ponton de bois, devant sa maison. Ils avaient aussi déplacé leurs potagers respectifs, trop près du rivage et ruinés par l'eau salée. Le nouveau jardin se trouvait en bordure de la route. La récolte était faible mais permettait un peu de diversité dans l'alimentation. Aucun d'eux n'aimait pêcher ; ils avaient pourtant consacré de nombreuses heures à cette activité. Ce suprême divertissement lors duquel on se concentrait sur un petit bouchon de liège, avait pour mérite de faire passer le temps à une allure extraordinaire, la conscience s'oubliant dans une concentration exclusive. Avec ce que l'on avait attrapé, on préparait le soir des plats

qui amélioreraient un peu l'humeur morose de la petite communauté. Le poisson absent au début, était à présent en quantité croissante autour de l'île. La pollution des inondations s'était dissipée et la pêche était devenue propre à la consommation. Il était maintenant courant de ramener au bout de sa ligne des espèces exotiques, signe du dérèglement en cours. En arrivant de nouveau chez lui, il brancha la radio qu'il avait ramené. L'électricité, fournie par des panneaux solaires disposés sur le toit des habitations, permettait de maintenir un certain état de civilisation. On pouvait grâce au transistor avoir encore un peu de compagnie. Il refusait d'allumer la télévision. On passait en boucle des images spectaculaires des terres inondées, et des réfugiés vivant dans des conditions précaires. Cela le faisait presque passer pour un privilégié. Il ouvrit une boîte de conserve, réchauffa son contenu et mangea sans grand appétit, au son de la 9^{ème} Symphonie de Mahler. Il pensa ensuite s'octroyer une sieste mais n'arriva pas à s'endormir. Il sortit et malgré le soleil de plomb de ce milieu de journée, décida d'aller jardiner pour faire un peu d'exercice et se changer les idées. Le terrain de sa maison était auparavant en pente douce et il s'étendait jusqu'à un ruisseau en contrebas qui marquait la limite de la propriété. Aujourd'hui, le cours du ruisseau était totalement immergé et la mer venait mordre la pente du terrain. En quelques années, la verdure du gazon avait cédé la place à une terre desséchée par le sel. La salicorne poussait à la place des fleurs plantées par sa défunte femme. La mer avait amené son lot de déchets: du plastique, des petits morceaux de bois et des coquilles vides jonchaient la bordure du jardin. Il prit des outils dans le cabanon qui jouxtait la maison, traversa la route et alla travailler la terre, si peu féconde. Il commença par désherber les salades, répara les tuteurs des tomates abîmés par le vent, et malgré la chaleur qui l'harassait, entreprit d'arroser les plantations en souffrance. Le hameau du « Bourry » se trouvait à proximité d'un

château d'eau de grande contenance, mais l'eau salée avait infiltré le réseau. Pour ne pas gâter la récolte du potager, on avait donc enterré une grande cuve, qui récupérait les eaux de pluie. Il activa la pompe, remplit les deux arrosoirs et commença à répandre une fraîcheur bienfaisante sur la terre craquelée. L'effort et la chaleur augmentait son mal de tête qui ne l'avait pas quitté depuis le matin. Il termina sa tâche, rentra à sa maison et s'écroula sur son lit.

Lorsqu'il se réveilla, il sentit que l'air s'était refroidi, et que la luminosité déclinait. C'est alors que sa mission se rappela subitement à lui. S'il était resté, c'est parce qu'il n'avait nulle part où aller, mais aussi parce qu'on lui avait proposé un emploi. Il se leva donc en hâte, remit ses chaussures et partit en direction du château d'eau. En marchant le long de la route, il se remémorait la marche à suivre et ce qu'on lui avait dit de l'importance de sa tâche. Arrivé devant le monument de béton, il empoigna l'étroite échelle et commença l'ascension.

Puisqu'il ne pouvait plus avoir la même utilité, on avait donné au château d'eau une toute autre fonction. La partie supérieure avait été aménagée de la façon suivante : on avait ajouté une dalle d'une grande épaisseur, de telle sorte que cela faisait comme un étage. L'échelle arrivait jusqu'à cette nouvelle salle dans laquelle on avait percé des grandes ouvertures latérales. Les baies vitrées avait remplacé le béton ; on jouissait là-haut d'un panorama à la fois désolant et sublime. Le soleil était en train de disparaître à l'horizon. L'eau s'étendait d'un côté à l'infini. De l'autre côté, au loin, on apercevait une terre et des habitations. Le hameau, îlot au milieu de la Camargue était devenu la première terre, et le premier danger lorsque l'on naviguait en direction de la nouvelle côte. On avait par conséquent installé un système d'éclairage rudimentaire mais efficace, en haut de cette tour. L'homme arrivé devant la petite porte de fer, l'ouvrit, pénétra dans la salle et alluma le phare.

2nd prix dans la catégorie Nouvelles

« *Armor à mort* »

par **Christian BERGZOLL**, (Lempdes)

« Il regarda la mer et sut comme il était seul... Il se retourna. Espérant quelqu'un ? La protection de la Terre ? Dans son dos, il n'y avait pas de lieu breton plus redouté que le marais du Yeun Elez. Immense étendue verdâtre d'où s'élevaient une puanteur atroce et des miasmes de mort. Ici, disaient les Anciens en se signant, était la Bouche de l'Enfer... Pourtant ce matin-là, il s'y aventura, portant sur son dos un étrange fardeau, mi animal mi humain ...»

J'ai tiré sur la laisse de mon chien noir. J'ai soupiré. Oui, je te l'assure, je me souviens de tous les détails. La petite bise de janvier m'a embrassé le cou, j'ai frissonné, dépité. Moi, la bête à concours, moi qui avais gagné tant de fois, sous différents pseudonymes, je séchais lamentablement sur ces 83 mots, ces 454 caractères : je me sentais totalement vide, dans l'impossibilité d'imaginer quoi que ce soit de sordide, jouissif, palpitant. Vide ? Non, plutôt plein de trucs bour-

ratifs, saturés de lipides, comme si l'incipit, imposé pour ouvrir les pages de ma participation au concours de nouvelles, avait déversé, par tous mes orifices, des tonnes de fars, de crêpes, de traou mad, de kouign-amann...

J'étais assis, avec, sur mes genoux, mon ordinateur portable branché sur le site de ma commune de naissance, au carrefour, entre rue de Paris et rue de la Gare, là où la signalétique indique « D194-Pierrelaye » : sur le banc public, moi, Pierre laid, je tournais le dos aux arbustes totalement déshabillés, j'essayais de capter, dans les maigres flots de circulations routières ou piétonnes, sons, odeurs, images, histoire de construire...

Résolument, je voulais tirer parti du blason de ma ville, juste pour épicer mon texte. Résolument, sa description, absconse, m'a stérilisé. Imagine un peu, dans une nouvelle, ce genre de texte : « parti : au premier de gueules à la bande d'argent, accompagnée de six croisettes recroisetées au pied fiché d'or, ordonnées en orle trois en chef et trois en pointe, au second d'or à la croix de gueules cantonnée de seize alérions d'azur ordonnés 2 et 2 ; au chef aussi d'azur chargé de deux fleurs de lys d'or ; à la crosse d'or brochant sur le tout de la partition et du chef » C'est le pire du Moyen-âge, comme fief, bief, grief ; bref, du français qui sent le franconien, le gallo-romain, voir le celte. Ni la mer, ni la Bretagne, ni la solitude.

J'ai soudain pensé à toi, Yoann, et surtout à ta bande d'alérions, Erwan, Gaël, Morgan. Déjà bien imbibés, nous étions, en nage, tassés comme des sardines, place de Jaude, nous attendions que le match de la finale commence, sur le grand écran. Nous avons fini nos canettes de bière et commencé à les remplir d'urine, comme il convient, dans les foules de jeunes, essentiellement masculines, où il n'y a aucune honte à ouvrir sa braguette, quand cela fait cinq heures qu'on s'incrute pour ne pas céder un pouce de la bonne place. Dans

cette marée humaine, je vous ai saisis. Sel fit. Sel d'argent fit le reste, dans mon labo à l'ancienne.

En lisière de cette ville noir-caoutchouc, au campus des Cézeaux, Erwan, fils de paysans, essayait de passer « de la fourche à la fourchette », grâce au master « sciences des aliments ». Gaël, lui, avait les moyens de payer l'Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Clermont-Ferrand pour un master « stratégie d'aménagement des villes petites et moyennes et de leurs territoires ». Quant à Morgan, il complotait perpétuellement pour rencontrer, flatter et circonvenir chacun des cinq membres du jury du Diplôme National Supérieur d'Expression Plastique, en particulier ceux nommés par le Ministère de la culture et de la communication. D'ailleurs, ce 29 mai 2010, dans la cohue des 60 000 fanatiques peinturlurés en bleu et jaune, sur la place de Jaude, Morgan lorgnait sans cesse pour tenter de repérer si, par hasard...

Oui, j'ai pensé à chacun d'entre vous quatre, à cette promiscuité, à cette « promise cuite », gloussais-tu en parlant de la finale contre Perpignan.

Commissaire d'exposition, enseignant, médiateur, chargé des publics, régisseur, concepteur multimédia, graphiste, critique d'art, restaurateur, galeriste, directeur artistique, producteur, réalisateur, technicien, décorateur, cadreur..., peu importe les potentialités, j'étais sûr que Morgan n'avait toujours aucun emploi fixe et s'escrimait encore à vendre ses horribles vasques composites, mi basalte mi granite, à des communes radines, tentées par l'art au rabais, fut-il gris, lourd, hermétique. Oui, c'était certainement lui que je pouvais dénicher le plus aisément, car un artiste au chômage, ça se met en scène dans l'univers virtuel.

En effet, par lui, par son site, en fait, via un réseau dit social, d'adresse électronique en adresse électronique, tous vous retrouver fut un jeu

d'enfant. L'écume des jours flotte dans l'univers dématérialisé, facile à recueillir.

Avais-je de la rancœur en récapitulant comment vous m'aviez négligé, depuis vos réussites estudiantines de l'été dernier ? Non, je savais bien que vous louer quatre chambres dans cet immense et vétuste et glacial et superbe hôtel particulier provincial, que je tiens de ma famille maternelle, ne m'autorisait pas à prétendre être votre ami. Juste un loueur, oisif, agrégé de lettres classiques, sans poste, un rentier à particule, sympathique et discret dans le décor. Sympathique, parce que je n'exigeais qu'un loyer modique et que je semblais partager votre passion du ballon ovale. Discret parce que mon appartement, au-dessus de vos chambres, s'accommodait de vos fêtes tonitruantes : je vivais plus à B... qu'à Clermont. Comme un marin échoué. Ou un échec de mère.

À la surface de mes états d'âme, dans le TGV pour la Bretagne, dans le break de location cahotant sur le chemin, au milieu de la lande embrumée, une vague déception planait encore, qui le cédait au plaisir de le retrouver, cet artiste sans génie, sans talent, mais convaincu du contraire.

Dans la maison de schiste héritée de ses aïeuls paternels, sous son toit de chaume passablement moussu ? Personne ! J'avais cogné sa porte, avec le marteau de bronze en forme de triskèle. Sans réponse, je suis entré, j'ai fouillé partout : son atelier, un vrai capharnaüm ! Ciseaux, râpes, scies, gouges, bouchardes, pointerolles, pots de peintures, verrières de diluants remplies de pinceaux, oui, j'ai zigzagué entre tous ces objets, au milieu de tout ce fatras mal entretenu.

Il gisait dans l'escalier extérieur qui descend vers la crique. Une vilaine chute sur les marches glissantes. Mal chaussé, bien sûr, il avait bravé le crachin, bien sûr, pour entendre le ressac, c'est-à-dire « le cri de la roche sous l'assaut de l'océan », sa meilleure source d'ins-

piration, nous répétait-il, tu t'en souviens, tout à la fois ésotérique et pitoyablement pathétique.

Il saignait de l'oreille gauche, grommelait des mots sans suite. Il n'a pas réagi, quand Styx, mon lévrier irlandais, lui a léché le visage, et, en particulier, le lobe et la nuque ensanglantés.

Ça s'est enclenché tout seul, je te l'assure, sans préméditation. J'ai écarté les pans de son ciré, observé sa respiration, sa barbe – de deux ou trois jours ? –, plus sombre que sa chevelure ruisselante, ses yeux verts à demi révulsés, j'ai saisi ses oreilles, je l'ai soulevé. D'un geste vif, unique, j'ai fracassé...Oui, rapide, efficace, je t'assure.

J'ai revisité son atelier, décroché du mur le cadre, avec la photo de vous quatre. Celle que j'avais prise à Jaude, avant la victoire. J'ai retirée la vitre, puis, avec le bout pointu du manche d'un pinceau, j'ai percé l'agrandissement, entre les deux yeux de Morgan. J'ai remis le tout en place, comme si de rien n'était.

Je n'ai pas tremblé, je n'ai pas hésité, j'étais dans un état second, je te le promets, le plaisir, intense, n'est venu qu'après, dans le train du retour. Mes empreintes, mon code génétique, mon message, un trou, la langue râpeuse de Styx, oui, ça y était, je tenais un scénario pour participer au concours. Mieux, bien mieux, j'étais passé à l'acte, enfin. Moi qui me contentais, depuis cinq ans de loueur, d'inventer des mots pour défouler...

Défouler quoi, d'ailleurs ? Yoann, tu n'as pas assez lu de publications en psychologie pour répondre, tu es très pâle, tu comprends ce que je te raconte, tu ne sais pas choisir entre psychose et folie...Et je n'en suis qu'au lundi 10 janvier.

Car, le lendemain, avec le même TGV, puis avec un autre véhicule, loué dans une autre agence, je me suis arrêté dans la petite ville – moyenne ? – où Gaël et son diplôme tout neuf d'architecte sévissaient : concepteur de projet, maître d'œuvre, conseiller en urbanisme, amé-

nageur rurbain, lui, à l'inverse de Morgan, n'avait pas choisi un titre mais embrassé toute la palette des métiers offerts, comme fonctionnaire de la collectivité territoriale. Logé au creux des tourbières, dans une masure familiale réhabilitée par ses parents, une bâtisse cernée de sphaignes, de molinies bleues, d'osmondes royales et de bruyères callunes, vivant et dormant dans sa tribu, il profitait de la pause de midi pour s'extraire de son bureau de Botneur, ne surtout pas manger en famille et filer vers Châteaulin.

« J'adore grignoter au bord du canal, même sous parapluie. Il y traîne les fantômes des chalands pleins d'ardoises et des péniches de seigle et d'avoine, ça me rend humble dans l'idée que l'homme aménageait le paysage en démenageant les créations de la nature » Je n'invente rien, comme le récit dithyrambique du quotidien de sa tribu, cette phrase de pique-niqueur d'eau douce est sur son site, une invite à le retrouver, non ?

Cette fois, toujours dans le brouillard, je ne me suis pas laissé guider par une impulsion, je te l'accorde. J'avais enfilé des gants de latex et caché la polka de Morgan sous mon manteau. J'ai lâché, sur le chemin de hallage, Styx, qui, chiot parmi vous quatre, a toujours préféré Gaël, parce qu'il lui donnait ses restes de sandwich.

Mon chien l'a senti, bien sûr, a détalé vers lui, s'est lancé à ses épaules. Gaël, stupéfait, déséquilibré, s'est retrouvé, sur le dos, au sol, avec un molosse lui ravalant la façade à coups de babines, une toilette à base de salive canine qu'il n'apprécia pas, visiblement. Je ne lui ai pas laissé le temps de reconnaître Styx, ni même de s'insurger que son propriétaire – moi – le tienne si mal en laisse.

Moi aussi, avec la polka de Morgan, je lui ai ravalé la façade. Polka ? C'est un outil avec un tranchant parallèle au manche et l'autre perpendiculaire : en deux coups, j'avais obtenu, dans son front, deux entailles profondes, en croix, mortelles. Styx, qui semblait y prendre

goût, a tenté d'arrêter l'hémorragie. Du pied, j'ai poussé le corps dans l'eau. Avec une gouge, à travers l'étoffe sans doute assez chère de son costume, à travers la soie trop voyante de sa cravate et de sa chemise assortie, j'avais crevé ses poumons : il a coulé à pic, la polka, dans la poche gauche de sa veste, a contribué à son engoulement jusqu'à la vase. Quant à la photo de vous quatre, froissée, en boule, dans l'autre poche...

Mercredi, sous une fausse identité, j'avais donné rendez-vous à Erwan, sur le barrage de Nestavel, au déversoir Saint-Michel : prétexte parfaitement invraisemblable, je lui avais proposé d'associer l'entreprise d'agro-alimentaire, dont il était le tout jeune sous-directeur, à la reconversion d'une partie des bâtiments de la centrale nucléaire de Brennelis. Toujours friand de réussite, toujours avide de truandes possibles, toujours indifférent à la conversion de l'art culinaire ancestral en malbouffe industrielle, mais, surtout, toujours naïf, il flairerait une bonne affaire potentielle, j'en étais sûr.

Il a hésité, à cause du chien, il m'a vu, à travers le brouillard, près de la bouée rouge, au-dessus de la chute d'eau. Il m'a rejoint, ne m'a pas reconnu, à cause des lunettes et des postiches. C'est sur la rambarde contre laquelle je l'ai bousculé, que son larynx, d'un coup, a cédé. Erwan était, lui aussi, déguisé comme tous les commerciaux de toute la planète, le nœud de son étrangléuse ne l'a pas sauvé. Styx a lapé le sang qui suintait entre ses lèvres, avant que j'y glisse la photo et que je précipite l'agonisant dans les remous.

Pour toi, jeudi, ce fut assez simple. Sur ton blog, tu annonçais à ton interne auvergnat que tu dormirais après garde, que tu arriverais en retard, mais que tu respecterais le programme : seize heures, visite avec lui du musée des pilhaouers, ces marchands ambulants, fripiers des temps obscurs, colporteurs de légendes et de babioles.

Tu habites, toi aussi, au bord du Yeun Elez. A Loqueffret. A portée de

TGV. Dans une ferme empruntée, elle aussi, au patrimoine familial, avec des portes que tu ne fermes pas toutes à clef, tu t'en vantais, sur ton site : une provocation, tu ne trouves pas ?

Styx n'aboie jamais, trop sûr de sa puissance, rien ne l'indispose, c'est un bon chien.

Quand, à la sortie de la douche, tu t'es trouvé nez à nez avec mon bouvier, tu as failli t'évanouir de peur : tu as reculé, glissé sur le sol carrelé. Avant que tu n'aies le temps de te redresser, j'avais planté ton endoscope dans ta poitrine. Et froissé la quatrième photo, dans le lavabo. Et mon bon gros toutou, amateur de globules rouges, entre tes seins, va faire un peu de place pour cette photo.

Eprouvais-tu, Yoann, du plaisir à enfile, dans le corps des cochons anesthésiés, des tubes, des caméras, des outils, quand tu apprenais ton métier de chirurgien, dans ce centre d'enseignement de cœlioscopie du CHU de la capitale Arverne ? Des cochons engraisés près de chez toi ?

Chers ex-locataires, expatriés d'une contrée de calvaires, de pierres dressées comme autant d'interdits, d'arbres ployés par la dictature des tempêtes, chers affranchis temporaires de la morale imposée par vos familles bigotes, j'ai l'avantage de bien vous connaître, célibataires endurcis, sauvages, barbares mal équarris : vous n'avez jamais remarqué les caméras, dans vos chambres louées, ni deviné que je vous surveillais, depuis mon appartement de B..., grâce à la toile invisible, aux satellites, à toute cette technologie qui rend si ridicule les légendes d'hier et si jouissif le voyeurisme.

Je connaissais bien vos secrets. Ces insomnies des uns et des autres, ces manèges furtifs, entre vous, lumières éteintes. Toutes vos étreintes secrètes, entre vous. Tout ce qui expliquait, finalement, que vous ayez délocalisé vos études. Vous étiez, à vous quatre, « le marais du Yeun Elez ». Sur mon écran « des miasmes » ? Vos sourires complices

étaient « la Bouche de l'Enfer »... Vous étiez, à vous quatre...

Ma frustration ? Oui, quand je suis dans votre région, je regarde la mer et je sais comme je suis seul, mais il y a cette gadoue au cœur de votre vieux massif hercynien, tout mon vague à l'âme s'en enrichit. Oui, loin de l'Armor, Armor qui n'est qu'amor, – l'amour avec trop de grognements de rage et de dépit –, je m'écorche avec délectation aux mots de cet Argoat, inscrits, dématérialisés, que je peux faire apparaître et disparaître, autant que mes pulsions le réclament, autant que la nécessité s'imposera de réactiver mes meilleurs souvenirs de vous. Je regarde la mer des lettres qui déferlent à l'écran et je sais comment ne plus être seul.

Voilà, pour en finir, j'ai perforé ton ventre. « Croisette recroisetée au pied fiché d'or » ou « crosse d'or brochant sur le tout de la partition et du chef », les armes que j'ai utilisées, volées et peintes à la bombe, lundi, une chasse et une massette, appartenaient aussi à Morgan.

Qui vous réclamera ? Je ne serai pas inquiet avant la fin du mois. Ou jamais ?

Mi animal, mi humain ? Ton regard écarquillé nous reflète, Styx et moi, déformés, mêlés, dans tes larmes. Il fallait bien, n'est-ce pas, que cela finisse ainsi : je me nomme Pierre-Gérault de Lancou.

Près de tes plaies, j'enregistre mes aveux. Ce que je suis ? Une caricature, invisible, inaudible. Un ver de sable. Un ver solitaire. Une maladie.

Ne rien dire sur l'homo... Ne rien dire sur l'homonymie de l'amer, de la mer, de ma mère, pour ne pas trop révéler comment mes géniteurs m'ont égaré sur le chemin de la vie, m'ont perdu à l'horizon des leurs, quand l'une est montée au ciel et l'autre s'est noyé dans l'alcool. Ne rien dire sur l'ancre du deuil qui m'ensable dans la noirceur. Ne rien dire sur la souffrance de frôler la vie des autres, imperméables à ce que je suis. Ni sur la délectation de pénétrer leurs corps incapables de

de fructifier ou d'engendrer la vie. Ne rien dire, puisque vous n'avez jamais rien demandé. Ne rien vous dire puisque vous n'existez pas, puisque vous n'existez plus.

Je vais modifier dates, lieux, métiers et prénoms, convertir le tout en moins de quinze mille signes. Et tout adresser au jury de B...

J'ai eu tant de locataires de ma solitude, tant de tempêtes muettes, de marées basses, de marais mouvants qui n'ont ému que moi. Si je ne gagne pas, je recommencerai.

1^{er} prix
dans la catégorie Poésies

« *Le grand voyage* »

par **Marie-Antoinette ANDRES**

(Castelnau-le-Lez)

Il avait dans le cœur, l'odeur de la savane
Faîte de sang mêlé, d'herbe et de ciel trop secs,
Les danses en couleur des toucans aux grands becs,
Et les rubans mouvants des lentes caravanes.

Dans ses yeux ricanait le spectre de la faim,
Sous les traits des enfants mourant à la mamelle
Dans son esprit tournait l'antique ritournelle
Que lui chantait jadis son oncle Joséphin.

Il portait sur son dos pour unique besace,
Le fardeau précieux des rites ancestraux.
Les vagues sur son front imprimaient des vitraux
Dont les reflets changeants formaient une rosace.

Son pays s'éloignait au rythme du ressac
Comme au lever du jour s'évanouit un rêve.
Ses larmes scintillaient au soleil qui se lève
Et la mer le berçait dans le ventre du bac.

Il s'était endormi, serré contre ses frères,
Ses deux mains enserrant l'espoir occidental,
Tandis qu'il poursuivait son voyage fatal,
Ignorant que les vents peuvent être contraires.

L'eau froide l'éveilla dans le soir qui tombait :
Il ne restait plus rien de la fragile barque
Ni de ses compagnons emportés par la parque.
Il regarda la mer... et sut comme il était
SEUL...

2nd prix
dans la catégorie Poésies

« *L'eau de la liberté* »

par **Monique RENAULT-BOUTROIS**

(Noyers-Bocage)

Hommage aux héros du débarquement le 6 juin 1944, en Normandie

Sur le sable doré, paisiblement assis,
Il regarda la mer et sut comme il était seul...
Illustre vétéran venu en Normandie,
Pour ses chers compagnons, l'onde fut un linceul...

Son visage creusé par l'empreinte de l'âge,
Sait que les souvenirs n'ont pas pris une ride.
Près de lui, la jeunesse, ignorant ce naufrage,
Offre son corps trop blanc à un soleil timide.

Le soldat se rappelle, et il verse des larmes.
Il se revoit, marchant, dans le limon rougeâtre...
D'espoir en désespoir, au milieu du vacarme,
Il fut l'acteur vaillant d'un lugubre théâtre :

« Océan, entends-tu s'élever ma plainte,
Dans ma mémoire encore, résonnent les canons.
Les indignes blockhaus ont laissé une empreinte,
Guidant le promeneur vers de noirs horizons...

La bourrasque zélée n'en faisait qu'à son aise,
Enchaînant le destin à sa force guerrière,
Et les flots capricieux se heurtaient aux falaises,
S'envolant, sans vergogne, et livrant leur colère...

Des lames furibondes aux plages mortifiées,
Les obus décimaient, peu à peu, tous nos frères.
De tourments en supplices, nous tentions d'exister,
Prisonniers de l'assaut des âmes délétères...

Quand le sang jaillissait de toutes nos blessures.
D'une ardeur fraternelle, nos héros combattaient.
Le deuil, à nos oreilles, entonnait son murmure,
Noyant des corps meurtris que la mer transportait.

Nous cherchions, sur la rive, un abri de fortune,
Mais la lande se muait en sinistre spectacle...
Des hommes agonisaient sur le sable des dunes,
Et chacun attendait l'impossible miracle...

Accablés de douleurs, il nous fallait poursuivre...
Le chant des cygnes croissait en bruyant crescendo.
Je désirais, parfois, que la mort me délivre.
En ce jour le plus long, a retenti l'écho.

La victoire naquit d'un tragique six Juin,
Brisant des cœurs perdus, si loin de leur patrie...
Pour défendre la France, nous vous donnions la main,
Mais, de la Liberté, connaissez-vous le prix ?

« Mention spéciale du jury »

« *Le récit d'un vieux combattant* »

par **Maëva CANAVAGGIA**, 14 ans

(Beaucaire)

Au soir de sa vie,
Malade et délirant,
Il raconta ce récit,
Quelque peu palpitant.

Mon histoire, je vais vous la conter,
De la première à la dernière lettre,
Elle est vraie, je vous le promets,
Du plus profond de mon être.

Mes fils approchez, n'en perdez pas une miette,
Quand mon récit touchera à sa fin,
Vous serez orphelins.
Alors, tendez l'oreille, ne soyez pas bêtes.

Jeunot, on m'appelait le mouton,
Pas à cause de ma toison,
Mais, il est vrai que je ne tenais pas en place,
Toujours sautant, riant, toujours folasse...

Voilà que je me perds !
Mon récit peut durer toute la nuit,
Tellement bavard je suis,
Au soir de ma vie.

Ce mois de juin 1944,
Il y avait depuis quelques temps déjà,
Un dénommé Pétain
Et son régime à la noix.

J'avais 21 ans déjà,
Il fut un temps où je compris,
Que pour sauver ma vie et celle des gens,
Je devais rejoindre le maquis,
Devenir résistant.

Mon meilleur ami,
Avait disparu subitement.
Les rumeurs couraient qu'il ne faisait pas bon
D'être juif ces années-là.

Le 6 juin 1944, dans notre petit village de Normandie,
Il s'est passé un grand évènement :
Ce que l'on nomme le Débarquement.

Le plus grand moment de ma vie.
Et oui ! Vous ne saviez pas que votre père,
Était un héros de cette guerre !
On a tous nos petits secrets dans la vie.

J'étais sur l'un des 5000 navires,
Accompagné par des Américains.
J'ai eu l'honneur de rencontrer George Patton,
L'impétueux plus que de raison.

Grâce à lui, aux Canadiens,
Britanniques ou encore Etasuniens,
La France est telle que nous la connaissons :
Libre !

La liberté ! Une valeur qui pendant six années,
Nous avait cruellement manquée !
Je vous le dis ! Ce monde manque de héros !
C'est pourquoi j'espère, que vous suivrez les traces,
De George Patton ou encore d'Arnaud Beltrame !

Maintenant au lit !
Laissez votre père se reposer,
Avant d'entreprendre le plus grand voyage de sa vie.

Les fils sortirent,
Regardèrent une dernière fois leur père,
Celui qui était pour eux, le seul héros de cette guerre.

Le père attendit, qu'il n'y ait plus de bruit,
Pour se lever de son lit,
Et sortir en catimini.

Dehors sur la plage,
Il regarda la mer et sut comme il était seul...
Depuis que ses camarades,
Avaient rejoints les étoiles.

Il s'assit sur le sable de cette plage mythique,
Où tant de gens avaient donné leur vie.
Il soupira et sa dernière pensée se perdit.

Le lendemain, ses fils,
Le retrouvèrent sur la plage,
Face à la mer il était mort,
On sut grâce à son sourire,
Qu'il se trouvait en compagnie des étoiles
Et des héros de la deuxième Guerre Mondiale.

1^{er} prix dans la catégorie Haikus

classe ULis

École primaire Batisto Bonnet (Bellegarde)

enfant de 7 à 12 ans.

Haïku

Ulis école Batisto-Bonnet

30127 Bellegarde

Classe de Mme Lerebours

« la mer »



1 2 3 4 5 6 7 8 9 0
A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T U V W X Y Z



Près d'un nuage blanc

La mouette et le cerf-volant

L'étoile de mer dort

Coquillages dorés

Escargots de mer

La mer joue avec le ciel

On va se baigner
Le sable dans la mer flotte
L'océan est beau

Oiseaux dans le ciel

L'eau est froide, gelée,
très froide

Le vent souffle fort

la lune

Les vagues se reflètent

Hippocampe, étoile de mer

Le nuage est beau

La terre est à l'envers

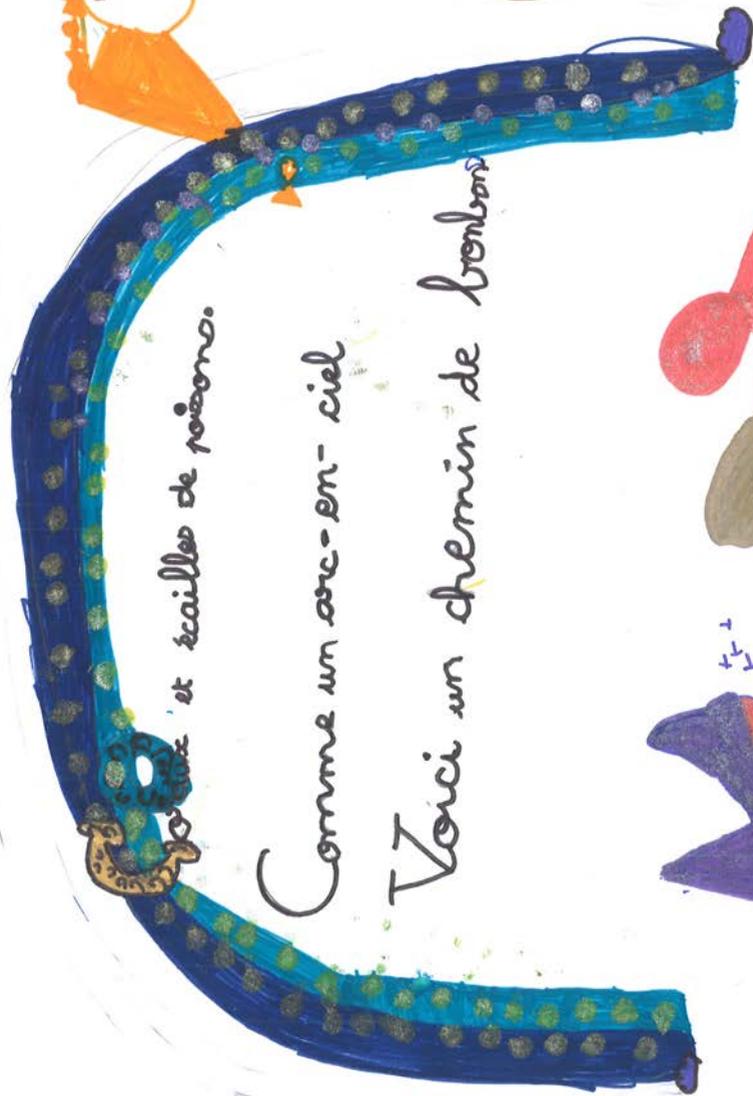
Bleu du ciel, nuage blanc

Des sirènes chantent



2nd prix dans la catégorie Haikus

par **Emma Girard**, 7 ans
(Saint-Laurent d'Aigouze)



Poissons et écailles de poissons.

Comme un sac-en-ciel

Voici un chemin de bonbons



